



La figure du makòmè, masque de l'homosexualité masculine dans les mondes guadeloupéens

Dolorès Pourette

► To cite this version:

Dolorès Pourette. La figure du makòmè, masque de l'homosexualité masculine dans les mondes guadeloupéens . Dissemblances. Jeux et enjeux du genre, L'Harmattan, 2002. hal-03698333

HAL Id: hal-03698333

<https://hal.science/hal-03698333>

Submitted on 17 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La figure du *makò mè*, masque de l'homosexualité masculine dans les mondes guadeloupéens*

Dolorès Pourette

Les pratiques homosexuelles font l'objet d'une stigmatisation et d'un fort déni en Guadeloupe et dans la population guadeloupéenne résidant en métropole. Une recherche ethnographique menée en Ile-de-France, auprès d'hommes et de femmes d'origine guadeloupéenne¹, a cependant permis une libération de la parole sur ces pratiques, et le recueil de données originales.

Dans ce texte, qui porte principalement sur l'homosexualité masculine, je m'attacherai à montrer comment des individus qui initient des relations homosexuelles parviennent à contourner la norme hétérosexuelle sans réellement la contrarier. Je soulignerai par ailleurs comment la place qu'occupe la figure du *makò mè* dans l'imaginaire collectif guadeloupéen occulte l'existence des pratiques homosexuelles masculines.

Une homosexualité réprouvée

L'homosexualité fait l'objet d'une forte dévalorisation sociale, à la Guadeloupe et dans la population guadeloupéenne d'Ile-de-France. La norme hétérosexuelle est la seule reconnue et celui ou celle que l'on soupçonne de se livrer à des pratiques homosexuelles subit la réprobation générale. De telles pratiques sont perçues comme des actes « malsains », « contre nature », qui pervertissent l'ordre des sexes en conférant à l'un des partenaires un rôle qu'il n'est pas habilité à jouer. Dans le cas de l'homosexualité masculine, l'un des partenaires est amené à jouer un rôle masculin et l'autre, un rôle féminin, ces rôles étant interchangeable. Cette introduction du féminin dans la sphère masculine bouleverse l'ordre normal des événements et entraîne le rejet social. La personne qui a des rapports sexuels avec une personne du même sexe est rejetée car elle n'assume pas le rôle qui lui est assigné.

À la Guadeloupe, l'homosexuel est désigné par le terme créole péjoratif *makò mè*. Le *makò mè* est un homme, qui affiche généralement des comportements et des attributs féminins (dans son langage, sa tenue vestimentaire et ses attitudes corporelles), et qui met en acte des pratiques homosexuelles avec des hommes masculins, parfois contre une compensation financière. Les discours le présentent non pas comme un homme véritable, mais comme un homme-femme. Il n'existe pas d'équivalent féminin du *makò mè*. « *Makò mè* » est également une insulte destinée à mettre en doute la masculinité et à ébranler la réputation de celui auquel elle s'adresse.

Les jugements à l'égard de l'homosexualité féminine et de l'homosexualité masculine sont sensiblement différents. À la Guadeloupe, l'homosexualité masculine fait l'objet d'une discrimination bien plus manifeste que l'homosexualité féminine. La virulence des discours prononcés à l'encontre des hommes qui ont des pratiques homosexuelles contraste avec la discrétion des propos relatifs aux femmes lesbiennes.

La sexualité des femmes est source de mystère et d'incompréhension et ne peut être pensée indépendamment de la sexualité masculine. Une interaction sexuelle sans partenaire masculin paraît une aberration, d'où la difficulté à concevoir l'homosexualité féminine. Les processus sexuels sont exclusivement sous contrôle masculin, l'homme étant le seul partenaire actif d'un rapport sexuel. S'il est pensable que lors d'une relation homosexuelle entre hommes, l'un des partenaires puisse endosser, provisoirement ou non, un rôle féminin, il semble inconcevable qu'une femme puisse jouer un rôle masculin, actif et pénétrant. L'homosexualité féminine inquiète et déstabilise car elle remet en question le pouvoir masculin et le rôle que jouent les hommes dans les interactions sexuelles. La sexualité est le lieu – l'un des lieux – où s'exerce la domination de l'homme sur la femme. Si les femmes peuvent se passer des hommes, voire les remplacer, sur quoi reposent la suprématie et la supériorité de ces derniers ?

* Paru dans : R.-M. Lagrave, A. Gestin, E. Lépinard, G. Pruvost (dir.), 2002, *Dissemblances. Jeux et enjeux du genre*, Paris, L'Harmattan, p. 51-63.

¹ À partir de l'analyse des représentations du corps, des relations entre les sexes et de la sexualité, cette recherche appréhende les mécanismes qui sous-tendent la perception et la gestion des risques de contamination par le VIH. Elle s'appuie sur le recueil de récits de vie de soixante hommes et femmes, nés en Guadeloupe ou en métropole, dont trois femmes et treize hommes qui déclarent des pratiques homosexuelles (Pourette, 2002).

La discrimination dont fait l'objet l'homosexualité induit une attitude de déni devant la réalité des pratiques homosexuelles. Ainsi, à la Guadeloupe, c'est un peu moins de 1 % des hommes et 2 % des femmes qui auraient eu au moins un partenaire de même sexe durant leur vie entière (contre respectivement 4 % et 2,5 % en France métropolitaine) (Giraud *et al.*, 1995).

Déniées par les acteurs, les conduites homosexuelles le sont également par les observateurs. Rares sont en effet les recherches ethnographiques qui font état de l'existence de ces conduites en Guadeloupe. Seuls Stéphanie Mulot rapporte l'existence d'une bisexualité cachée (Mulot, 2000), et Jacques André, psychanalyste, offre une description du *makômè* et propose une réflexion sur l'homosexualité (André, 1987).

La stigmatisation de l'homosexualité s'enracine dans l'éducation des enfants, celle des garçons notamment². Si en Guadeloupe comme en France métropolitaine, la norme est celle de l'hétérosexualité, l'injonction qui formule l'interdit de l'homosexualité masculine est bien plus explicite, bien plus prégnante et bien plus redondante dans la socialisation du garçon guadeloupéen. Sa famille, ses amis, les hommes de son entourage n'ont de cesse de lui inculquer l'interdit qu'il ne doit transgresser à aucun prix.

« Mon père me l'a dit, il m'a dit : si jamais je sais que un de mes fils est homosexuel, je le tue. J'ai pas le droit. » (Étienne, 41 ans, agent hospitalier)³.

L'individu qui met en acte des pratiques homosexuelles risque sa propre vie. Il encourt la mort, non pas nécessairement au sens biologique du terme – encore que des lynchages, pouvant conduire au décès, ont probablement lieu à la Guadeloupe, comme ceux qui ont lieu en Guyane⁴ – mais au moins dans son acception sociale. La mort sociale, c'est-à-dire l'exclusion et le bannissement du groupe social et familial, est la sanction dont on menace celui qui n'aura pas su se conformer à la norme et qui aura ainsi déshonoré sa famille.

Une homosexualité tolérée

Bien que les mères de famille affirment haut et fort qu'elles n'accepteraient pas l'homosexualité de l'un de leurs enfants, il apparaît que leur attitude favorise cette forme de sexualité. En effet, n'est-ce pas la mère qui accepte que son fils reçoive ses amis chez elle lorsqu'enfant, adolescent et jeune adulte, il réside encore dans le foyer parental ? De plus, elle ne lui pose aucune question concernant les relations qu'il a avec les filles ou avec les garçons, et les premiers contacts homosexuels ont le plus souvent lieu au sein du foyer maternel ou, tout au moins, dans l'entourage immédiat (chez la grand-mère ou chez un voisin) et avec un proche (un cousin ou un voisin). Loin d'éloigner l'individu de la voie homosexuelle, le consensus familial et social tend tacitement à favoriser la mise en acte de pratiques homosexuelles.

Plus tard, l'environnement familial « ferme les yeux » sur les relations affectives et sexuelles de leur proche. Même lorsqu'il se doute de son orientation sexuelle (trahie par son mode de vie, le fait qu'il ne soit pas marié, qu'il n'ait pas d'enfant, qu'il vive seul ou avec un autre homme), l'entourage adopte généralement une attitude de déni et il ne provoque qu'exceptionnellement un échange de paroles sur les conduites en question.

Si l'entourage familial fait semblant d'ignorer ce qui se déroule quasiment sous ses yeux, c'est pour éviter de mettre au jour le problème de fond qui est bien souvent à l'origine des pratiques homosexuelles adolescentes : l'inaccessibilité du sexe féminin. Dans certains cas, les conduites homosexuelles masculines constituent des conduites de substitution. S'élever contre ces pratiques reviendrait à ébranler l'édifice sur lequel reposent les relations entre les sexes et à remettre en question la domination sexuelle des femmes et leur soumission au pouvoir masculin. Il existe en effet à la Guadeloupe un double standard sexuel définissant les comportements attendus de chacun et chacune : alors que l'honneur au masculin repose sur les performances sexuelles (en terme de quantité et de qualité), sources de « réputation », l'honneur au féminin renvoie à la pureté sexuelle, fondatrice de la « respectabilité » (Wilson, 1969).

² L'éducation de la fillette consiste à étouffer en elle tout désir sexuel, à lui inculquer que sa sexualité future devra être mise au service de celle de son époux, afin de répondre à ses désirs et dans un but de reproduction, et que le plaisir est masculin. Tout en opérant une dissociation entre le sexuel et le féminin, l'éducation de la fillette l'inscrit dans la norme hétérosexuelle.

³ Les prénoms cités sont fictifs.

⁴ D'après des informateurs guyanais.

Une homosexualité vécue

Que l'existence des pratiques homosexuelles masculines ait été révélée en métropole, alors qu'elle est passée sous silence en Guadeloupe, n'est pas surprenant étant donné la pression exercée sur les homosexuels en Guadeloupe, la discrimination dont ils font l'objet et les risques qu'ils encourent si leurs pratiques sont dévoilées. Dans le cadre de la migration, ces individus peuvent plus librement évoquer leurs pratiques sexuelles, notamment à une ethnologue métropolitaine, sans mettre en jeu leur considération et celle de leur famille. Un certain nombre d'entre eux se sont même montrés particulièrement heureux de pouvoir s'exprimer sur leur intimité et de livrer un témoignage sur des pratiques tenues secrètes.

Dans un contexte social et familial où l'homosexualité est explicitement prohibée, découvrir son attirance pour les individus de même sexe est toujours douloureux. Cette attirance est vécue comme une anomalie, une discordance entre, d'une part, l'obligation de se conformer à la norme hétérosexuelle telle qu'elle est imposée par le consensus social et religieux et, d'autre part, son désir pour les garçons. Si certains individus parviennent à faire taire en eux ce qu'ils perçoivent comme une tare, d'autres au contraire concrétisent des rapports homosexuels, à la Guadeloupe ou dans la migration en métropole. En Guadeloupe, les relations sexuelles entre hommes sont le fait de jeunes gens qui éprouvent une attirance pour les individus de même sexe à l'éveil de leur sexualité. Ces jeunes hommes peuvent avoir leurs premiers rapports sexuels avec un homme de leur entourage plus âgé (un voisin ou le grand frère d'un ami), ou avec un proche (un cousin par exemple⁵). Ces premiers rapports homosexuels peuvent donner lieu à des attouchements, à des fellations, mais aussi à des pénétrations. Cette première approche de l'homosexualité se réalise généralement sans incitation abusive ni violence, et de façon plutôt satisfaisante. D'autres individus ont une sexualité anonyme sur certains lieux de drague spécifiques, dont une plage. D'autres enfin participent à un réseau de rencontres clandestin et exclusivement réservé à des personnes qui ont des rapports homosexuels. Ce réseau est constitué d'hommes et de femmes qui se rencontrent lors de soirées organisées ponctuellement. Deux commerçants de Pointe-à-Pitre centralisent les informations quant aux lieux et dates de ces soirées et les diffusent aux intéressés de manière codifiée afin de maintenir ces soirées secrètes et de ne pas y voir s'imposer de personnes indésirables (les hétérosexuels n'y étant admis qu'accompagnés d'une personne connue). Dans tous les cas, les pratiques homosexuelles se cachent derrière une hétérosexualité normée et affichée : le jeune homme a une petite amie attirée et courtise les filles lorsqu'il sort avec ses congénères, l'homme qui a des rapports occasionnels sur un lieu de drague ou lors d'une soirée privée est marié et père de famille. Il existe donc une bisexualité cachée et occultée, par les hommes comme par les femmes, et qui demeure une dimension des relations entre les sexes nullement prise en compte par l'analyse anthropologique.

La majorité des personnes rencontrées en métropole et qui ont des pratiques homosexuelles ont choisi de quitter leur île natale afin de vivre leur sexualité plus librement et afin d'échapper au contrôle social exercé en Guadeloupe. La migration est l'occasion de découvrir le « milieu » homosexuel parisien, de multiplier les aventures (non plus seulement avec des Antillais, mais également avec des métropolitains et des individus d'origine étrangère), et d'abandonner pour un temps les relations hétérosexuelles, qui constituaient jusqu'alors des « couvertures ». Les conduites homosexuelles de ces individus restent cependant clandestines et font uniquement partie de leur vie intime. Quelques temps après la découverte du « milieu » homosexuel, certains témoignent néanmoins d'une déception et d'une insatisfaction car ils ne parviennent pas à concrétiser ce à quoi ils aspirent : vivre une relation stable⁶. En outre, beaucoup éprouvent de grandes difficultés à accepter leur homosexualité, qu'ils considèrent comme quelque chose de « négatif », d'« anormal », qu'ils n'ont pas choisi et qu'ils n'assument pas. Ils aspirent ainsi à revenir à l'hétérosexualité, se marier, fonder une famille, même si leur attirance physique pour les individus de sexe masculin est avérée. Dans tous les cas, en Guadeloupe comme dans la migration, les hommes qui ont des rapports sexuels avec d'autres hommes dénigrent ouvertement l'homosexualité. Leurs pratiques homosexuelles restent dans le secret et le non-dit, et elles n'interfèrent pas avec leur vie sociale et quotidienne. Lorsque deux personnes qui se connaissent de par leurs activités professionnelles ou sociales se rencontrent sur un

⁵ Le fait d'avoir un rapport homosexuel avec un cousin ou une cousine n'est pas vécu par les interviewé(e)s comme un inceste.

⁶ En métropole comme en Guadeloupe, « le couple reste l'idéal sentimental » des homosexuels masculins (Pollak, 1982 : 45).

lieu de drague homosexuelle, elles s'ignorent. La vie sociale et les échanges qui ont cours sur les lieux de rencontre sont deux domaines parallèles, qui ne peuvent s'interpénétrer.

« Rester un homme »

Qu'il s'agisse des hommes vivant en couple homosexuel⁷, de ceux qui ont des relations occasionnelles avec des partenaires masculins, ou de ceux qui rejettent leur homosexualité et aspirent à revenir à une vie hétérosexuelle, l'homosexualité fait rarement l'objet d'une revendication identitaire.

Les deux seuls individus qui assument leur homosexualité, qui la vivent ouvertement et qui se déclarent homosexuels sont séropositifs. Alors qu'ils ont éprouvé de grandes difficultés à accepter leur attirance pour les garçons, à concrétiser leurs premières expériences homosexuelles et à admettre leur orientation sexuelle, l'annonce de la séropositivité a agi comme un « révélateur » identitaire. Désormais séropositif, l'individu ne peut plus nier son homosexualité, et, de plus, il n'a pas d'autres choix que de l'assumer publiquement. Le sida étant fortement associé à l'homosexualité en Guadeloupe et dans la population guadeloupéenne de métropole, le fait d'être séropositif favorise l'identification en tant qu'homosexuel, cette identification devenant même incontournable. En conciliant homosexualité et séropositivité, tout retour à l'hétérosexualité semble en outre compromis. Ainsi, alors que Benoît vit une relation amoureuse avec une femme depuis neuf mois, il déclare qu'il est et sera toujours homosexuel.

Concernant les autres individus qui ont des pratiques homosexuelles, soit ils refusent de s'attribuer une identité, une « étiquette » telle que l'hétérosexualité, l'homosexualité ou la bisexualité, soit ils affirment que leur homosexualité est « provisoire ». Celle-ci est présentée comme une période transitoire qui précède le retour à l'hétérosexualité, à la normalité. Mais les récits de vie dévoilent que ce retour à la normale est illusoire, difficile à concrétiser et qu'il correspond plus à un idéal qu'à un réel désir. Ainsi, les hommes les plus âgés ne mentionnent plus cette volonté de revenir à l'hétérosexualité : ils vivent seuls et ont des relations homosexuelles occasionnelles.

Les stratégies sexuelles et identitaires des hommes rencontrés visent toutes à les démarquer de l'une des figures les plus discriminées de la société guadeloupéenne, la *folle*, le *makômè*, et à « rester des hommes » malgré tout. Le fait d'avoir – ou d'avoir eu par le passé – des relations hétérosexuelles et le fait d'avoir des enfants apparaissent comme le moyen de conserver une apparence hétérosexuelle. Il importe à ces hommes d'adopter un code vestimentaire et corporel, des façons de s'exprimer, de se déplacer et de se présenter à autrui masculins. Il faut aimer le sport, être « costaud », avoir une musculature développée. Le tout est de ne pas paraître efféminé. La volonté de « rester un homme » et de s'affirmer en tant que tel se manifeste également dans les rôles sexuels. Aucun des hommes rencontrés n'avoue adopter un rôle passif (ou alors de manière très exceptionnelle) et tous se définissent comme partenaires actifs. Le refus de la passivité sexuelle tel qu'il est exprimé dans les discours participe des mêmes stratégies, mais il est fort probable que certains adoptent plus souvent qu'ils ne l'admettent des comportements passifs⁸, d'autant que le choix des partenaires sexuels se portent exclusivement sur des hommes au profil masculin. Aucun n'accepterait d'avoir une interaction sexuelle avec des homosexuels efféminés et des travestis, qu'ils dénigrent avec véhémence.

Les partenaires que recherchent ces hommes doivent non seulement être « masculins », mais doivent être aussi – ou du moins « faire » – « hétéros », les interviewés eux-mêmes se présentant comme hétérosexuels. Un échange sexuel entre deux personnes qui affichent une identité hétérosexuelle n'est pas vécu par les protagonistes comme une relation homosexuelle, même s'ils sont de même sexe.

Si le fait de vivre en métropole permet à certains hommes d'initier des relations homosexuelles et de réaliser une part de leur homosexualité, rares sont ceux qui parviennent à la vivre dans la sérénité tant l'intériorisation des discours homophobes et hétéronormatifs véhiculés à la Guadeloupe endigue leur liberté d'agir et de penser. Par ailleurs, ceux qui parviennent à accepter et à vivre leur homosexualité tendent à souscrire à la norme hétérosexuelle. En refusant d'être assimilés à des homosexuels, en se démarquant du milieu homosexuel, qu'ils critiquent violemment, en arborant une identité hétérosexuelle, une préférence pour des partenaires qui « font hétéro » et une volonté de

⁷ C'est le cas de quatre des hommes rencontrés.

⁸ Une telle stratégie, que Rommel Mendès-Leite nomme « l'ambigüsexualité », permet des décalages entre les pratiques, les comportements et les identités sexuels (Mendès-Leite, 1997). À la Guadeloupe et dans la population guadeloupéenne d'Ile-de-France, l'ambigüsexualité est aussi le fait d'hommes mariés, ayant une assise sociale reconnue et valorisée, qui adoptent néanmoins des comportements homosexuels occasionnels ou réguliers, sur les lieux de rencontre par exemple.

s'établir en couple, ils reproduisent le schéma hétérosexuel. Il en va de même en ce qui concerne les femmes qui mettent en acte des pratiques homosexuelles. Contrairement aux hommes, elles acceptent et revendiquent leur identité homosexuelle. Il apparaît en effet que le fait d'initier des relations avec des femmes leur procure un certain bénéfice en les délivrant de la domination masculine telle qu'elle est exercée dans les relations hétérosexuelles. Les femmes rencontrées vont même jusqu'à instaurer un rapport de domination avec leurs partenaires, dans lequel elles occupent une position dominante. En choisissant pour partenaires des femmes féminines et hétérosexuelles⁹, en adoptant avec elles des comportements typiquement masculins (elles sont infidèles, peuvent mener de front plusieurs relations simultanées, accordent une grande importance à la dimension sexuelle de leurs relations...), elles exercent un certain pouvoir sur elles, pouvoir qu'elles ne sauraient acquérir au sein d'une relation hétérosexuelle. Tout en revendiquant leur homosexualité, ce sont pourtant des femmes qui reproduisent le plus exactement le modèle hétérosexuel. Mais elles se placent en situation dominante.

La figure du *makòchè*

Dans l'état actuel des recherches, il est impossible d'affirmer avec certitude que le *makòchè* existe réellement en Guadeloupe ou s'il s'agit exclusivement d'une figure discursive. Cependant, nul ne s'identifierait comme tel¹⁰. En effet, même si on lui reconnaît une place dans la communauté et une fonction sociale précise – et habituellement attribuée aux femmes (il est cuisinier, couturier, « homme » de ménage...) –, il est constamment dénigré et stigmatisé. L'ampleur des discours discriminants dont il fait l'objet est révélatrice de l'homophobie ambiante dans la société guadeloupéenne. Néanmoins, alors que les lieux de rencontre homosexuelle sont maintenus dans le secret et n'ont aucune réalité dans les discours, l'existence du *makòchè* n'est pas cachée. Il fait au contraire l'objet d'une représentation sociale remarquable : on en parle, on en rit et on le connaît.

Les injures et les discours discriminants dont le *makòchè* patenté fait l'objet attirent l'attention sur lui et protègent les autres hommes qui ont des pratiques homosexuelles. Le regard social étant focalisé sur le *makòchè*, les hommes sont libres d'initier des relations homosexuelles dans le secret, sans que l'on y prête attention et sans qu'ils aient à subir la désapprobation générale.

Le *makòchè* joue un certain « rôle » dans la société guadeloupéenne, au sens défini par Mary Mac Intosh. Mac Intosh montre comment les différentes sociétés déterminent un « rôle homosexuel » (*homosexual role*), le terme « rôle » étant défini en termes d'expectative, d'attente (*expectation*). L'auteur identifie l'émergence du « rôle homosexuel » en Angleterre à la fin du XVII^e siècle, destinée à réguler la sexualité, à délimiter les comportements sexuels admis et prohibés, et à confiner aux marges de la normalité les individus déviants tout en épargnant le reste des individus qui, quels que soient leurs comportements sexuels effectifs, sont associés à la normalité (Mac Intosh, 1968).

À la Guadeloupe, le « rôle homosexuel » incombe au *makòchè*. C'est l'unique individu autorisé à mettre en acte des pratiques homosexuelles. Le fait d'assigner le rôle homosexuel au seul *makòchè* contribue du même coup à nier l'existence des comportements homosexuels des hommes. En affirmant que le *makòchè* représente seul l'homosexuel, on soutient alors que l'homosexualité n'existe pas, puisque le *makòchè* n'est pas exactement un homme : c'est un homme-femme.

Que le *makòchè* existe ou non, les discours recueillis à son endroit mettent en évidence que si l'homosexualité est proscrite lorsqu'elle met en scène deux hommes à identité masculine, elle pourrait être tolérée dès lors que l'un des partenaires déclare une identité féminine. L'existence, réelle ou fantasmée, du *makòchè* souligne combien l'homosexualité n'est pas « une affaire de sexualité, mais de genre » (Fassin, 1998 : 4). Une relation sexuelle avec un *makòchè* ne saurait être assimilée à une relation homosexuelle en raison de la part de féminité qu'on lui attribue. C'est ainsi que lorsque des hommes se gaussent du *makòchè*, ils évoquent avec moquerie le fait qu'ils pourraient le pénétrer – mais jamais l'inverse. Cependant, ces mêmes hommes ne peuvent concevoir d'initier une interaction sexuelle avec un homme masculin, y compris sur le ton de la plaisanterie et même s'ils adoptent un rôle sexuel actif, car elle serait inévitablement vécue comme une relation homosexuelle.

Par ailleurs, admettre l'existence de pratiques sexuelles entre un *makòchè* et un homme masculin ne remettrait nullement en question la norme hétérosexuelle, la binarité du genre et la supériorité du masculin sur le féminin, puisque le *makòchè* est considéré comme un homme féminin et comme un partenaire passif et dominé.

⁹ Ces femmes n'avaient jamais initié de relation homosexuelle avant de rencontrer l'une des interviewées.

¹⁰ D'où la difficulté qu'il y aurait à vouloir entreprendre une recherche auprès de *makòchè*, ou auprès d'hommes qui ont des pratiques homosexuelles en Guadeloupe.

En regard des récits, il apparaît que le vécu de l'homosexualité est conditionné par la nécessité de se conformer à la norme hétérosexuelle. Cette contrainte à l'hétérosexualité imprègne les parcours de vie de même que les stratégies sexuelles et identitaires des acteurs. Elle les conduit à initier des relations hétérosexuelles de convenance, à vouloir demeurer des hommes masculins et hétérosexuels, quelles que soient les pratiques effectives, en se distinguant de la figure de l'homosexuel, en critiquant le milieu gai, et en reproduisant le schéma hétérosexuel. L'obligation de perpétuer la norme hétérosexuelle se dévoile bien au delà des stratégies et des trajectoires individuelles puisqu'elle mène l'ensemble des acteurs sociaux à taire, à dénier, à occulter la réalité des pratiques homosexuelles et à les dissimuler derrière la figure incontournable du *makômè*. Révéler l'existence de ces pratiques risquerait de remettre en question l'hétérosexualité comme norme et, par là même, la nécessaire bipartition du genre sur laquelle repose et se perpétue la domination masculine, domination qui s'exerce notamment dans la sexualité.

Références bibliographiques

ANDRÉ Jacques, 1987, *L'inceste focal dans la famille noire antillaise*, Paris, PUF.

FASSIN Éric, 1998, « Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux États-Unis », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 125 : 3-8.

GIRAUD Michel, GILLOIRE Augustin, HALFEN Sandrine, COLOMBY Patrick de, 1995, *Les comportements sexuels aux Antilles et en Guyane*, Paris, Agence Nationale de Recherches sur le Sida.

MAC INTOSH Mary, 1996 [1968], « The Homosexual Role, in SEIDMAN Steven (ed.), *Queer Theory/Sociology*, Cambridge, Blackwell Publishers : 33-40.

MENDÈS-LEITÉ Rommel, 1997, *Pour une approche des (homo) sexualités masculines à l'époque du sida*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

MULOT Stéphanie, 2000, « *Je suis la mère, je suis le père !* » : *l'énigme matrifocale. Relations familiales et rapports de sexes en Guadeloupe*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

POLLAK Michael, 1982, « L'homosexualité masculine, ou le bonheur dans le ghetto ? », *Communications*, 35 : 37-53.

POURETTE Dolorès, 2002, *Hommes et femmes de la Guadeloupe en Ile-de-France. Pratiques liées au corps, relations entre les sexes et attitudes face au risque de contamination par le VIH*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

WILSON Peter, 1969, « Reputation and Respectability : a Suggestion for Caribbean Ethnology », *Man (NS)*, 4 (1) : 70-84.